1788

Revolution

Servan, Joseph Michel Antoine
1737-1807

DC141
N53/17

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

(Sesvan : ae

194
83 v.1)

#2579 of Bronfman ZDC 148567 1971

Avis au Public,

& principalement au Tiers-État,

de la part

du Commandant du Château des Isles de Sainte-Marguerite, & du Médecin, & du Chirurgien, &c. du même lieu.

Du 10 Novembre 1788.

Se vend

AUX ISLES Ste-MARGUERITE ;

& se distribue gratis

A PARIS,

chez Robin & Compagnie, au Palais, à l'Enseigne des Fausses-Balances.

Avis au Public,

& ſur-tout au Tiers-État.

Nous croyons devoir avertir le public, que vers les derniers jours du mois de ſeptembre de la préſente année 1788, nouveau ſtyle, il s'eſt évadé de notre château des Isles de Sainte-Marguerite, un pauvre fou qu'on y détenoit depuis quelques mois, pour travailler à ſa guériſon que déja même nous oſions eſpérer.

Quand on nous l'envoya, ſa fureur étoit extrême & ſon babil

intariſſable. Mais depuis quelque temps il paroiſſoit plus paiſible, & il étoit un peu moins loquace: il entendoit par intervalles la raiſon chez les autres; quelquefois il la parloit lui-même, & pourvu qu'il ne s'échauffât point trop, il ſembloit un homme à-peu-près comme un autre.

Nous le viſitions ſouvent; nous converſions doucement avec lui: la pitié pour ſon mal, & l'eſpoir de ſa guériſon intéreſſoient même tous nos voiſins. Enfin, trompés par ces fauſſes lueurs, nous lui accordâmes malheureuſement la liberté de ſortir du château; &

d'abord il n'en abuſa pas ; il revint fidélement. Mais le ... ſeptembre 1788 , notre fou s'échappa tout de bon. En vain le fîmes-nous chercher dans l'isle ; bientôt nous apprîmes qu'il avoit paſſé en terre ferme.

Nous avons fait, comme notre devoir l'exigeoit, toutes les perquiſitions imaginables pour nous reſſaiſir de ſa perſonne ; mais toujours inutilement : il ſemble fuir devant nous d'une ville à l'autre : nous arrivons toujours trop tard, & nous n'avons que la douleur d'entendre raconter aux petits & aux grands, aux enfans comme

aux vieillards, toutes les folies que notre priſonnier fait en public, dans les villes où ſa tête malheureuſe le promene.

Nous ſommes enfin forcés de ſupplier les maires & conſuls, les officiers de la maréchauſſée, les magiſtrats chargés de la police, en un mot tous les hommes conſtitués en dignité, de nous prêter main forte & bon ſecours, pour faire ceſſer le ſcandale univerſel, nous remettre en poſſeſſion de notre malade, & le ramener de nouveau dans notre château des isles de Sainte-Marguerite, juſques à parfaite guériſon.

Mais afin de mettre tout le monde en état de reconnoître & d'arrêter le perſonnage en queſtion, nous allons donner le ſignalement, non de ſa perſonne, mais de ſa folie.

Car enfin, par un de ces caprices communs dans la nature, il ne ſeroit pas impoſſible qu'un homme ſage, un magiſtrat ſupérieur même, eût avec cet inſenſé, un rapport extérieur ſeulement de reſſemblance, & qu'arrêté par mépriſe, l'homme ſage, le magiſtrat ſupérieur, fût expoſé à une avanie dont nous ne pourrions jamais nous conſoler.

Nous nous contenterons donc de bien caractériſer la folie de notre fugitif : c'eſt un moyen de le reconnoître moins équivoque que le meilleur portrait ; car le viſage de notre fou eſt très-mobile, au lieu que ſa folie eſt très-fixe.

Cette folie eſt toute des plus extraordinaires. Il paroît d'abord, pour peu qu'on l'obſerve, que c'eſt la vanité qui a tourné la tête de ce pauvre homme : ſes yeux & ſa maniere de regarder fiérement ; ſon front & ſa maniere de le pliſſer par forme d'inſolence ; ſa bouche à levres dédaigneuſes,

tout annonce, avant qu'il parle, le caractere de ſa démence.

Mais à peine a-t-il parlé, que la cauſe de ſa folie éclate à chaque parole. Tantôt il ſoutient qu'il eſt Démoſthene ; d'autres fois, mais plus rarement, il ſe croit Ciceron. Il lui arrive fréquemment d'avancer qu'il eſt un grand homme d'état ; & il parle comme s'il avoit un vaſte empire à gouverner, & méme à réformer.

Dans ſes accès de folie, il s'explique avec une chaleur violente & une abondance funeſte. Tant qu'il parle, le pauvre homme eſt profondément perſuadé que tout

le monde admire; & toujours il confond l'admiration avec la pitié.

Mais la plus étonnante folie, celle qui lui eſt le plus propre, qui le quitte rarement, & qui le caractériſe ſinguliérement, c'eſt de ſe croire M. *d'Eprémenil*, ce fameux conſeiller au parlement de Paris, ſi célebre par ſa ſageſſe profonde, par ſa modération impertubable, ſa douce majeſté, ſon patriotiſme modeſte, ſon courage prudent, le Caton du ſénat de Paris, & l'Ariſtide de l'aréopage de la France. Que dirai-je encore? cet homme ſi diſtingué par ſes connoiſſances ineffables

dans les myſteres des Schwendenborg & des Caglioſtro ; cet homme enfin orné de toutes les qualités qui font la perfection du magiſtrat, & le *nec plus ultra* de la ſageſſe humaine.

Le bruit courut dans notre iſle, je ne ſais pourquoi ni comment, que M. d'Eprémenil alloit y venir paſſer ſes vacances. (Où étoit l'apparence qu'un conſeiller nous fît l'honneur de venir de Paris en féries à nos iſles de Sainte-Marguerite, tout agréables qu'elles ſont ?) Quoi qu'il en ſoit, cette miſérable nouvelle vint à frapper les oreilles de notre ſou;

& dès cet inſtant, il s'appliqua le perſonnage de M. d'Eprémenil, & ſe l'incorpora ſi bien, que tous nos efforts, tous nos raiſonnemens, n'ont jamais pu le ramener à lui-même.

Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer cette ſingularité, que l'homme le plus fou crût être l'homme le plus ſage; & quand nous voyons cet écervelé ſe pavaner comme s'il eût été M. d'Eprémenil, il nous ſembloit voir un vicaire de village dont la folie eſt de ſe croire le pape.

Mais ſes actions même le feront mieux connoître que tout ce que

nous pourrons dire ; & nous allons les raconter tout ſimplement. S'il faut en croire nos correſpondans en différentes villes du royaume, (& il faut les croire,) notre fugitif parut d'abord, après ſa malheureuſe évaſion, à Toulon, & toujours ſous le nom de M. d'Eprémenil qu'il ſe laiſſoit donner, & qu'il prenoit familiérement lui-même.

A ce nom reſpectable, on juge bien que les bons citoyens, les curieux ſur-tout, ſe preſſerent en foule autour de celui qui oſoit le porter. Prévenu, recherché de toutes parts, il fit par-tout éclater

ſa folie en cent manieres. Mais elle ne fut jamais plus remarquable qu'à ſouper chez M. M***, intendant de la marine : le repas étoit nombreux ; les officiers les plus diſtingués de la marine, les premiers citoyens de la ville invités d'avance, s'étoient rendus avec l'empreſſement de la plus vive curioſité. Tous attendoient en ſilence les oracles du prétendu M. d'Eprémenil : mais pourroit-on ſe figurer l'étonnement des convives, quand tout-à-coup on entendit ſortir de la bouche de l'oracle une déclamation violente contre M. Necker, l'eſpoir de la

France, l'ami du peuple ; & bientôt après des éloges pompeux de la convocation des états-généraux ſur le pied de 1614, demandés par le parlement de Paris ; convocation qui a perdu pour jamais le parlement dans l'eſprit de la nation, & qui peut perdre dans le plus long avenir la nation elle-même.

A ces propos les convives ſe regardent ; on croit rêver ; on écoute encore, on entend les mêmes diſcours. On ſe regarde de nouveau : quelques-uns levent les épaules ; d'autres, plus diſcrets, ſe contentent de ſourire.

On entendit des convives qui disoient : *ah ! le pauvre grand homme !* Mais le plus grand nombre plus sincere disoit : *le maître fou !* Enfin, tous se demanderent à l'oreille : *est-ce bien là M. d'Eprémenil ?* Ce doute circulant & croissant, déja quelques officiers de marine qui s'étoient retirés dans un coin, jugeoient qu'il seroit très-expédient de profiter de la commodité du voisinage pour jeter ce *quidam* dans la mer, attendu qu'il y avoit évidemment un peu de rage envieuse dans son fait : mais heureusement l'haleine lui manqua ; il se retira,

tira, & ne ſe jeta que dans ſon lit.

A Aix, ville capitale de Provence, comme on ſait, & ville de parlement, ce furent mêmes mépriſes, mêmes folies, même étonnement; & ce qui eſt bien remarquable, le parlement même y fut attrappé : on prétend que notre fou y ſiégea en robe & bonnet quarré. Notre étonnement à nous, c'eſt qu'un tel vêtement ne l'ait pas guéri ſur l'heure & rendu ſage pour toujours : il faut aſſurément que ſa folie ſoit bien enracinée.

C'étoit au fond une choſe bien

plaiſante, il faut en convenir, de voir un fou, ſous le nom d'un magiſtrat célebre, ſe faire regarder & ſuivre dans les rues, attirer la foule aux ſpectacles, & qui pis eſt, y recevoir publiquement des couronnes avec les applaudiſſemens d'un ſage & judicieux parterre.

Malgré le chagrin que cette déplorable & ridicule aventure nous a cauſé, nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de rire toutes les fois que nous penſons un peu de ſuite au ſingulier perſonnage de notre priſonnier, à tout ce que diſoit &

faiſoit ce faux d'Eprémenil, tandis que le véritable d'Eprémenil, ſimple & modeſte comme le vrai mérite; fuyant le tumulte & les vains applaudiſſemens, comme il convient au ſage; dédaignant ſur-tout ceux d'une populace de jeunes inſenſés, & ſatisfait de ſa propre conſcience; citoyen généreux, & bien ſupérieur aux petits intérêts de corps où les grandes ames ne ſe renferment jamais; pleurant ſans doute amérement ſur la plaie mortelle que la main de ſon parlement venoit de faire au tiers-état avec le poignard de 1614, ſe prépare ſans

doute, à la rentrée prochaine de ce parlement, à déſavouer, à foudroyer, avec ſon éloquence extraordinaire, cette odieuſe démarche ; travaillant, méditant, écrivant dans le ſecret ; en un mot, auſſi caché que ſa gloire eſt publique. Nous le répétons : quel homme aſſez grave auroit pu ſe retenir de rire en ſongeant au ſingulier contraſte entre le faux & le véritable d'Eprémenil ; entre le rôle de notre fou & la conduite du vrai ſage ? Voilà, nous diſions-nous, (car l'habitude de garder des fous nous a rendu raiſonnables & même un peu philoſophes ;) voilà

les jugemens humains : tel eſt cru fou, qui cependant eſt ſage ; & bien plus ſouvent, tel eſt cru ſage, qui cependant n'eſt qu'un grand fou.

Mais pourſuivons l'hiſtoire de celui-ci, & ne laiſſons rien ignorer qui puiſſe le faire reconnoître. Nous avons appris qu'après avoir proprement recueilli, rangé & fait un paquet de ſes couronnes de Provence, à peu-près comme un botaniſte ſcrupuleux recueille, range & plie dans ſon herbier les feuilles de ſes plantes, notre priſonnier partit avec ſon petit butin qu'il ne perdoit pas de vue.

D'Aix à Lyon, nous n'avons rien pu recueillir de certain. Mais ſi nous avons été peu inſtruits des folies de ſa route, nous ne le ſommes que trop en récompenſe de celles qu'il a faites à Lyon : ce fut ſon plus grand théatre ; & tout ce qu'on nous a rapporté, a bien augmenté nos remords pour notre malheureuſe imprudence.

Si pourtant quelque choſe pouvoit nous conſoler en nous excuſant, c'eſt, après tout, la précipitation & le peu de diſcernement de cette ville, qui devroit bien y regarder à deux fois avant de diſtribuer des couronnes en plein

théatre. Caron ſaura que notre malade, (toujours en qualité de M. d'Eprémenil,) fut couronné à la comédie de Lyon avec plus d'éclat encore qu'à celle de la ville d'Aix.

Nous prendrons ici la liberté, puiſque nous y ſommes, de faire une petite digreſſion, & de rappeler à meſſieurs les lyonnois le mot d'un ancien, lequel diſoit, ſi la mémoire ne nous trompe : *qu'il n'aimoit point les ſtatues en eſcadron.* Nous doutons beaucoup que cet ancien eût aimé davantage *les lauriers en forêts ;* & certainement il faut que ces meſſieurs de Lyon aient des forêts

de lauriers : car nous les ſupplions de ſe rappeler qu'ils ont couronné M. le Kain, qu'ils ont couronné Mlle. Sainval, qu'ils ont couronné M. Larive, qu'ils ont couronné Mlle. Saint-Huberti, qu'ils ont couronné Mme. Dugazon, &c.; qu'après avoir couronné tant de comédiens, couronner un magiſtrat à la comédie, c'eſt encore une autre comédie; & qu'enfin, tant de couronnes ne couronnent plus.

Nous ferons encore à ce ſujet très-reſpectueuſement obſerver au parterre de la même ville de Lyon, que nous ne connoiſſons qu'un

ſeul perſonnage que des hommes ſages puiſſent couronner de lauriers, ſans examen & ſans conteſtation ; c'eſt un *jambon.*

Et nous ajouterons, qu'à tout conſidérer, le parterre auroit bien mieux fait de mettre, s'il l'avoit pu, du plomb dans toutes les têtes qu'il a couronnées, que des lauriers par-deſſus.

Et ſur cela nous oſerons propoſer (nous prions d'excuſer la longueur de cette digreſſion), nous oſerons, diſons-nous, propoſer à meſſieurs les prévôt des marchands & échevins de la ville de Lyon, un projet d'autant meil-

leur, que cette ville eſt célebre par ſon collége de chirurgie.

Il s'agiroit donc à l'avenir, toutes les fois qu'on ſe propoſeroit de couronner une tête quelconque, d'envoyer auparavant une députation compoſée de quatre chirurgiens & quatre médecins les plus habiles, à l'effet de viſiter, vérifier, & même ſonder, ſi beſoin eſt, ladite tête; faire leur fidele rapport de l'état où ils l'ont trouvée, d'après lequel le conſeil de ville, aſſemblé extraordinairement, détermineroit finalement la queſtion de la couronne.

Ce qui arriva après le couronnement de notre penſionnaire fugitif, ne juſtifie que trop la vérité de nos obſervations, & la ſageſſe de notre conſeil.

En effet, à peine le falſifié d'Eprémenil fut-il couronné, que meſſieurs les lyonnois auroient bien voulu tenir encore leur couronne, ou la retirer, ou plutôt mettre des chardons à la place des lauriers: mais il n'étoit plus temps; & notre perſonnage n'étoit pas homme à ſe déſaiſir d'une couronne: on l'auroit tué ſur la place; & plutôt que de rendre une feuille de laurier, il l'auroit mâchée,

avalée, digérée, afin de ſe l'incorporer. Voici donc ce qui ſe paſſa auſſitôt après ce malheureux couronnement.

On obſerva que le ſimple contact de la couronne ſur la ſurface extérieure & ſupérieure de ſon crâne; lui cauſa preſque ſubitement un redoublement ſenſible de folie. D'abord, il ſembloit que ce n'étoit qu'une douce ivreſſe; mais bientôt les vapeurs attirées au ſommet de la tête par le magnétiſme de ces feuilles de laurier, lequel eſt très-violent, comme on ſait, y formerent ſans doute comme un nuage épais qui

vint se résoudre incontinent en un torrent de paroles ; à peu près comme les vapeurs qui s'élevent de la terre, se résolvent en pluie, & forment des torrens qui ravagent nos campagnes.

Le torrent des paroles de notre écervelé auroit bientôt ravagé toutes les campagnes de France, si le roi l'eût voulu laissé faire ; car il se mit à prêcher à Lyon, comme ailleurs, contre M. Necker, & pour ce funeste évangile de 1614, selon le parlement de * Paris. On

* On sait assez qu'il y a certains évangiles, appelés *évangiles de l'enfance*, généralement réprouvés comme apocriphes

peut donc juger du bel effet de la prédication du ſuppoſé d'Eprémenil. D'abord on ſe fit la queſtion commune : *mais eſt-ce bien là M. d'Eprémenil?* Enſuite on ſe fit la réponſe commune : *non, c'eſt un fou.* Mais bientôt tout l'auditoire fut ſaiſi de la plus vive indignation contre l'inſolente prédication de ces héréſies ſi funeſtes au ſalut de la nation ; & peu s'en

& dangereux : de même l'évangile de 1614 eſt regardé par les trois quarts & demi des hommes ſenſés du royaume, comme l'évangile de l'enfance de la nation, & par conſéquent comme très-apocriphe & rempli des plus funeſtes erreurs.

fallut, nous écrit-on, que les chers auditeurs ne profitaſſent de la commodité du Rhône à Lyon, comme les officiers de marine avoient été tentés de la commodité de la mer à Toulon.

C'eſt grand dommage aſſurément que meſſieurs les lyonnois n'aient pas effectué leur premier mouvement : car les bains du Rhône ont une grande réputation dans les affections de folie. Malheureuſement le malade ne laiſſa pas à ces meſſieurs le temps d'une ſeconde réflexion ; &, ſelon l'uſage des fous inquiets, turbulens, qui ne s'arrêtent guere,

celui-ci, ſes couronnes pliées, emballées, partit dès le lendemain croyant en ſon ame tout Lyon ravi de lui, parfaitement revenu ſur le mérite de M. Necker, & bien converti ſur l'évangile de 1614.

Le bruit public nous a depuis appris qu'on l'avoit vu à Moulins en Bourbonnois, enſuite à Paris même. Nous avons écrit en ces deux villes, & nous attendons des réponſes.

Parmi les éclairciſſemens que nous avons demandés & reçus de tous côtés, ſur le perſonnage dont il s'agit, nous ne pouvons paſſer

ſous

ſous ſilence l'aventure, quoiqu'un peu ancienne, qui nous a été écrite de Bordeaux. Nous la raconterons comme une des plus triſtes preuves de la foibleſſe de la raiſon humaine, & de la miſere de notre eſpece.

On nous écrit donc, qu'un jour à Bordeaux on l'a vu en plein midi ſe promener dans les rues ſur un char magnifique, où il avoit placé un énorme baquet rempli d'eau. L'inſenſé s'étoit fourré dans ce baquet juſques au cou; ſes bras étoient en l'air, & geſticuloient avec violence. D'une main il tenoit une longue baguette

de fer en guiſe de ſceptre ; de l'autre, avec ſes doigts étendus il menaçoit le ſoleil de l'arrêter tout court. On l'entendoit crier à pleine tête : qu'on m'amene des boiteux, & je les ferai marcher; des aveugles, & je leur rendrai la lumiere ; des pulmoniques, & je les ferai reſpirer ; .... des morts, & je les reſſuſciterai. Il ajoutoit, qu'il feroit ſauter les montagnes; & s'il le vouloit bien fort, danſer la lune avec le ſoleil.

Que tout dépendoit d'être volontaire ; & que pour lui, à force de vouloir être le premier homme du monde, il l'étoit inconteſta-

blement devenu. Et il ajoutoit encore, en renflant ſa voix : *or, meſſieurs, ſi je ſuis, comme je vous l'ai prouvé* ci-deſſus, *le premier homme du monde, n'eſt-il pas évident que vous devez croire tout ce que je vous dirai* ci-deſſous ?

Et pour lors il ſe mettoit à dire des choſes tellement extravagantes, que tous les gaſcons s'en alloient en riant du grand homme *ci-deſſus*, & des vérités *ci-deſſous*.

En voilà trop peut-être ſur les actions de notre infortuné priſonnier. On peut aiſément comprendre à préſent à quel point il

nous importe de le reſaiſir, pour le repos public & notre honneur.

Nous ne nous diſſimulons point (car nous ſommes ſéveres pour nous-mêmes,) tous les reproches qu'avec juſtice on peut nous faire de toutes parts pour le ſcandale que cet homme a cauſé.

A la vérité, nous ſavons bien que les hommes ſages n'ont fait qu'en rire : mais nous ſavons auſſi qu'il ne manque pas de cœurs de travers, d'eſprits mal faits, qui tous ont fait ſemblant de croire que ce pauvre homme étoit le véritable M. d'Eprémenil, qui l'ont ſoutenu, qui le ſoutiennent encore;

& pourquoi? par haine pour l'état. Ces citoyens pervers voudroient lui enlever ſon ſoutien & ſa gloire, en déshonorant l'illuſtre magiſtrat.

Nous n'ignorons pas non plus que les partiſans ſecrets de MM. de Brienne & de Lamoignon, (car ils en ont encore,) tiennent auſſi pour l'affirmative. Par-tout ils vont, criant : que voilà pourtant ce M. d'Eprémenil, qui avoit tant décrié des hommes cent fois plus ſages que lui; & qu'il faudroit, en bonne juſtice, le fermer à Sens dans l'hôpital des fous, en lui donnant M. l'archevêque pour

confeſſeur, & M. de Lamoignon pour curateur.

Enfin, nous ne connoiſſons que trop l'anathême de l'évangile qui a réprouvé la pierre de ſcandale. Il eſt bien vrai, qu'à proprement parler, ce n'eſt pas nous qui ſommes cette pierre : mais enfin nous l'avons laiſſé ſortir de notre carriere ; & la faute eſt grieve.... Nous ſupplions donc tous les honnêtes gens, tous les citoyens ſurtout du tiers-état, de nous aider à la réparer, en ſaiſiſſant notre déſerteur pour le remettre entre nos mains ; & nous nous engageons ſolennellement envers le

public, à faire à l'avenir ſi bonne garde, qu'il ne ſortira plus qu'à bon eſcient.

Voici donc la conduite que nous prenons la liberté de propoſer, ſur-tout aux magiſtrats chargés de la police des villes du royaume. Ce ſeroit de bien faire obſerver, par leurs eſpions, tous les paſſans à phiſionomie inconnue & ſuſpecte; d'obſerver, ſur-tout, les viſages fiers & viſans à la morgue; de s'emparer des étrangers qui parlent exceſſivement & avec tranſport, de toutes les perſonnes qui ont l'air de ſe croire des perſonnages; enfin, de tous ceux qui

auroient le front chauve & le chef branlant à force d'avoir porté des couronnes. Nous les ſupplions de les faire arrêter ſur-le-champ, pour les interroger dans les 24 heures ſelon les ordonnances.

Voici maintenant les principales queſtions qu'il ſeroit à propos de faire, afin de reconnoître notre fou à des indices certains ; car il ſeroit bien fâcheux de ſe méprendre, & de compromettre un homme de bon ſens.

D'abord, on peut ſans riſque demander à tout inconnu ſuſpect, *s'il ſe croit l'homme de la terre le plus célebre ?* & s'il dit ou fait

entendre nettement qu'il le croit ainſi, c'eſt déja un préjugé très-fort que cet inconnu pourroit bien être notre fou.

On peut enſuite lui faire une queſtion plus topique, & demander à l'inconnu : *ſi, par exemple, il ſe croit plus d'eſprit que Voltaire?* ſi l'inconnu ſuſpect ajoute vivement : *& plus que Jean-Jacques, & plus que Monteſquieu, & plus que M. Necker, & plus que.....* qu'on ne lui en laiſſe pas dire davantage, car il nommeroit toute la terre : mais on peut bien ſe dire qu'il y a cent contre un à parier que

c'eſt l'homme que nous cherchons.

Voici une autre queſtion bien délicate & bien déciſive. Il s'agit de demander au perſonnage qu'on ſoupçonne : s'il n'auroit point quelque affinité, ou s'il n'eſt point ami ou débiteur du *bourgeois de Paris*, qui coupa la tête de M. de Lally ſur un petit théatre en place de Greve ?

Après cette queſtion nous ſupplions meſſieurs les magiſtrats de police d'examiner & d'écouter ſoigneuſement leur inconnu.... Si au nom ſeul de M. de Lally, il entame un plaidoyer mortel,

pour démontrer que rien n'eſt ſi inutile au corps humain que la tête, ſoutenant que ſon ami *le bourgeois de Paris* a très-bien fait de retrancher celle de M. de Lally ; ajoutant encore qu'il eſt prêt à donner la ſienne pour le maintien de cette vérité : oh ! pour le coup, ce ſera notre inſenſé ; le fait eſt sûr ; & nous ſupplions meſſieurs les magiſtrats d'en avoir pitié, & de faire ſur-le-champ répandre ſur ſon crâne à nud quelques pintes d'eau très-fraîche, afin d'appaiſer cet accès de folie barbare, & de lui rendre un peu l'uſage de la tête qu'il

veut faire couper aux autres.

Si malgré ces indices preſſans, la prudence de meſſieurs les magiſtrats exigeoit une plus grande conviction, il leur ſeroit bien facile de l'acquérir par d'autres interrogations peremptoires. . . . . Les plus déciſives ſeront celles qui roulent ſur le roi, le gouvernement, les parlemens, ce qu'on appelle *la grande politique*: ce ſont-là les principaux points de la folie de notre échappé.

Par exemple, nous prenons la liberté d'exhorter meſſieurs les magiſtrats de police, à lui demander ce qu'il penſe de la na-

ture du gouvernement françois, s'il le croit despotique, ou monarchique, ou démocratique.

On observera bien sa réponse: & dans le cas où l'inconnu répondroit que notre gouvernement n'est *ni despotique*, *ni monarchique*, *ni démocratique*, mais *aristocratique*; on peut dire à coup sûr qu'on le tient.

Cependant, ne fût-ce que pour réjouir un peu messieurs les magistrats, ils peuvent le pousser & demander encore, mais en gardant bien leur sérieux : .... Si cette aristocratie françoise ne réside pas uniquement & essentiel-

lement dans les treize parlemens de France, dont celui de Paris eſt le chef-d'œuvre ?

Alors on verra ſon viſage s'épanouir comme celui d'un *bien-heureux*. Cette queſtion ſeule le tranſportera : il ſautera d'alégreſſe; meſſieurs les magiſtrats riront en eux-mêmes, & ſe diront : *le voilà*.

Mais, pourroit-on ajouter (toujours pour s'amuſer innocemment) cette ariſtocratie des treize parlemens n'étant ni élective, ni héréditaire, eſt donc purement vénale ; d'où il ſuit qu'au moyen de cinquante ou ſoixante mille livres de prix d'of-

fice, & ſix ou ſept mille pour frais de proviſions, on eſt pourvu très-légitimement d'une charge de ſouverain des trente gouvernemens de France; charge même qui ennoblit en cas de beſoin, ce qui eſt toujours bien agréable pour un ſouverain roturier.

Si meſſieurs les magiſtrats interrogeans veulent bien s'étudier à tenir leur ſérieux, en faiſant cette comique queſtion, ils verront le fou dont il s'agit, relever la tête & le menton, prendre le maintien majeſtueux & le ſourcil de Jupiter dont parle Homere: notre fou croira régner; mais,

je le répete, il faut bien se garder de rire; sans quoi la majesté se changeroit en fureur, & le seigneur Jupiter prendroit son tonnerre.

Nous devons même à ce propos faire observer à messieurs les magistrats, qu'il seroit bien dangereux de parler à notre malade de certains sujets & sur certaines matieres, tels, par exemple, que la cour pléniere, & M. de Brienne, *futur* cardinal, & M. de Lamoignon, garde-des-sceaux *passé*.

Du moins, si l'on veut essayer de l'interroger sur ces sujets, il faut

faut prendre de bonnes précautions, avoir des gardes sûrs, de forts liens; car dans sa fureur, c'est un Samson.

Mais on pourroit sans péril se donner le plaisir d'une expérience fort innocente : il s'agiroit seulement, quand on le verroit passer dans une rue, de le faire suivre par un espion intelligent (comme il y en a beaucoup), lequel, à une distance raisonnable, prononceroit derriere lui à haute voix, les mots *Brienne* & *Lamoignon*. Ce petit stratagême badin qui sert à découvrir les masques dans un bal, servira mer-

veilleuſement à reconnoître cet homme qui s'eſt aviſé de ſe maſquer en *d'Eprémenil* ; car s'il ſe retourne ſubitement aux mots de *Brienne* & de *Lamoignon*, avec des yeux ardens comme des charbons, avec une bouche écumante & convulſive, avec des bras qui s'agitent dans tous les ſens; aſſurément la preuve eſt parfaite. Les parlemens qui ſont ſi ſages, ont fait ſouvent pendre à moins; & l'on peut, ſans marchander davantage, arrêter ce vagabond.

Seroit-il poſſible qu'on voulût encore une autre indice? qu'on lui parle de M. Necker ; & ſi

l'on voit ſoudain s'allumer dans ſes yeux creux le feu ſombre de l'envie ; s'il aſſure qu'il a dans ſon cœur mille fois plus de vertus, & dans ſa tête un million de fois plus d'arithmétique & de logique que *M.* Necker ; hélas ! c'eſt bien notre malade, c'eſt le d'Eprémenil apocriphe.

C'eſt aſſez, & nous terminons ceci par un dernier moyen que nous propoſons ſeulement pour combler la meſure de la prudence : nous propoſons donc d'interroger tout inconnu dont on ſe défiera ſur la convocation des états-généraux ſur le pied de 1614.

Si l'interrogé rougit d'abord de pure honte à cette queſtion, & s'il eſſaie enſuite de noyer & d'entraîner, pour ainſi dire, cette honte dans un torrent de paroles; meſſieurs les magiſtrats de police peuvent ſans tarder nous envoyer ce babillard honteux, afin de le guérir ou de l'enfermer pour toujours.

Tant d'indices, pour reconnoître notre priſonnier, étoient au fonds bien inutiles : hélas! il n'eſt que trop facile à diſtinguer. La folie lui ſort par les yeux, par la bouche; par tous les pores; & comme on dit très-bien qu'o-

deur de ſaint ſe répand à la ronde, on peut ajouter qu'*odeur de fou s'étend encore plus loin.*

Comment notre *pſeudonime* d'Eprémenil pourroit-il échapper? lui, dont les yeux avertiſſent tous les paſſans de le regarder; lui, qui, s'il parloit dans la buvette du parlement de Paris, aſſourdiroit toutes les voûtes du palais; lui, qu'on a vu monter une fois ſur le clocher d'une égliſe pour prêcher contre la tolérance, & qui jetoit (ce qu'il y a de pis,) des pierres aux paſſans qui ſe moquoient de lui & ne vouloient pas s'arrêter pour l'écouter.

Nous ſommes donc dans une juſte confiance qu'avant peu nous ſerons pleinement réintégrés dans la poſſeſſion de notre priſonnier malade, & que nous pourrons cette fois employer nos ſoins & nos remedes avec plus de ſuccès que la premiere; mais bien réſolus, quoi qu'il arrive, à le garder juſqu'à ſa mort, plutôt que d'appliquer, pour guérir ſa miſérable tête, le remede du *bourgeois de Paris*, dont nous avons parlé ci-deſſus : topique infaillible à la vérité, mais toujours dangereux.

Il ne nous reſte plus en finiſſant, qu'à préſenter les plus hum-

bles excuſes au véritable M. d'Eprémenil, pour toutes les impertinences que notre malheureux priſonnier s'eſt aviſé de faire ſous ſon reſpectable nom. Mais nous eſpérons tout de l'indulgence de ce magiſtrat illuſtre : il ſait bien, qu'après tout, un fou n'eſt qu'un fou; & que les hommes ſages tels que lui, ne doivent pas plus s'irriter de ce que fait un fou, qu'ils ne s'aviſent de croire ce qu'il dit; & qu'enfin, le mépris eſt le ſalaire de la folie, comme le reſpect eſt le prix de la ſageſſe.

FIN.